

Depuis cinq ans, La dernière goutte met son grain de sel en littérature étrangère (et française) avec des fictions acides et voyageuses. Une maison avide de curiosités.

La goutte qui déborde

Ne faites surtout pas ça ! » Le conseil avisé et amusé d'un bon libraire de Strasbourg, qui fêtera bientôt ses trente ans d'activité, n'aura pas refroidi les ardeurs de Nathalie Eberhardt et Christophe Sediarta. En 2008, les deux quadras, en rien des têtes brûlées (l'une est prof de philo, l'autre juriste) passent à l'action. Après avoir rassemblé 30 000 €, le couple lance sa structure éditoriale, La dernière goutte. « On ne connaissait pas grand-chose à ce monde-là », avoue Christophe. Le détonateur ? Une adaptation au théâtre de *Petit camp* de Pierre Mérot qui les bouleverse. Moins le public. « Il fallait passer à l'acte, défendre ces textes anticonformistes. »

Le logo de la jeune maison représente un homme qui brandit au-dessus de sa tête une tache d'encre, à la fois menaçante et éclatante. Ça sera la ligne d'horizon du catalogue : accueillir des textes frondeurs, fiévreux, des fables si humaines qu'elles en deviennent souvent dérangeantes. « La première qualité d'un livre n'est pas de plaire », aime à rappeler Nathalie, grande lectrice de Jelinek et de Musil. Arpentant les domaines étrangers et français, La Dernière goutte privilégie les conteurs d'histoire. Y compris ceux qui réinventent l'absurde. En témoigne le récent *L'Immeuble*, de l'Argentin Mario Capasso. Bref, « plutôt une goutte de tabasco qu'une tasse de tisane »...

Parmi vos premières parutions, *Mes Enfers* de Jakob Elias Poritzky (1876-1935) et la réédition du *Délit* de Jacques Sternberg, deux textes plutôt sombres et grinçants. Peut-on parler de livres-manifestes ?

Nathalie : Non, on n'est pas un éditeur de « manifestes » parce que ce qu'on édite, ce sont des auteurs qui ont un univers et qui sont en quête de sens. On peut trouver ces deux livres sombres et grinçants, pour nous, ils sont surtout percutants et habités. En dépit de leur noirceur, ils sont pêcheurs. Il y a une pulsion de vie et c'est ça, la pulsion de vie, qu'elle passe par la rage, l'humour, les métaphores, l'excès, l'irrévérence, qui fait qu'on craque pour un texte. On n'aime pas la littérature fade, prévisible. Il faut qu'un texte nous bouscule, par son histoire mais aussi par la présence d'une voix singulière. *Le Délit* de Sternberg, on le voit presque comme un poème en prose. Il n'y a pas de facilité de lecture même si la plume virevolte. C'est un texte sur le vide, la dis-



Illustration : Baladi

parition, et avec une grande élégance, une grande pudeur, les deuils impossibles. Tandis que le livre de Poritzky c'est aussi un texte sur l'absence, mais plein de péripéties, qui toutes mènent à la question de la transcendance et à la misère des hommes. Deux constats d'un échec politique, c'est vrai...

Christophe : Notre ligne éditoriale ne recoupe pas nécessairement tout ce qu'on aime lire. On a tout de suite eu en tête de favoriser l'ouverture vers d'autres langues, d'autres façons d'écrire, de raconter une histoire. Le mot d'ordre c'est la jubilation. On peut raconter le pire de manière jubilatoire, et créer de la beauté avec tout ça.

Que vous viviez à Strasbourg n'est pas étranger à cette ouverture aux autres langues...

C : Ça serait dur de vivre ailleurs, parce qu'ici en un saut de puce on est tout de suite dans des villes différentes, on a accès à d'autres expos, d'autres façons de faire du théâtre. Mais l'accès aux autres langues, on l'a grâce à des traducteurs et surtout, en ce qui concerne la littérature sud-américaine, grâce à notre amie Irène Meyer qui est à Saint-Malo et qui nous a contactés après avoir lu *Mes Enfers* de Poritzky. C'est grâce à elle qu'on a eu la chance de pouvoir éditer tout d'abord Gabriel Báñez (1951-2009), une référence pour les jeunes écrivains argentins, et puis Fernanda García Lao, Mariano Siskind, Mario Capasso et d'autres à venir dont un auteur paraguayen, Esteban Bedoya, ultra-sensuel et complètement ébouriffant.

Depuis *Les Enfants disparaissent* de Gabriel Báñez, le catalogue prend effectivement des couleurs très argentines. En quoi cette littérature est si inventive pour vous ?

C : C'est une littérature qui contient une incroyable énergie, une vision acérée des choses. Ces auteurs ont une façon d'explorer

un passé tragique et de parler du présent, des rapports humains, sociaux, politiques qui est tout sauf aseptisée.

N : Il y a une matière romanesque certaine liée à la douleur morale causée par le passé mais il y a surtout une exubérance, une incroyable poésie, des personnages hauts en couleur, une liberté d'écriture pas cadencée par des conventions qu'on peut trouver ailleurs. Ils assument aussi une forme de transgression des tabous par l'écriture quand ils traitent du corps, de la chair, de l'hors-norme. Il y a chez eux une façon de traiter du désir brûlant, et de la jouissance, pour de vrai. Moi j'aime quand la question du monstrueux qui sommeille en l'être humain est traitée avec délicatesse, jubilation, inventivité et sans esquivé. Je trouve que nos auteurs argentins proposent de sacrés engins littéraires pour parler de l'homme, de son débordement fantasmagique ou incessant ou inhibé. Ils ne font pas dans l'étriqué, il y a un déploiement d'humour, d'esprit et une sensualité qui fait du bien. Ça réveille.

C : Et puis il y a une véritable réflexion sur le mal chez un auteur comme Báñez. Mario Capasso, lui, pourrait être le fils caché qu'auraient eu Kafka et les Monty Python...

Il y a des constances dans les livres que vous publiez : votre goût pour le baroque et l'étrangeté, la place de l'Histoire et de la mémoire, une forme d'insolence narrative. La dimension politique est souvent présente. Songeons à Báñez, Mario Rocchi, Wassermann, ou encore le Hongrois Tibor Déry. N'éprouvez-vous pas un attachement envers ceux qui écrivent contre leur époque ?

C : Dans un texte, j'aime entendre les fracas du monde. J'aime les auteurs qui appuient là où ça fait mal, qui soulèvent le rideau pour montrer ce qui se cache derrière, ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'ils écrivent « contre leur époque ». Il faut du souffle et du talent pour ne pas tomber dans la dénonciation stérile.

N : Oui, ils sont attachants par leur anticonformisme, leur culot, leur humour ou leur douleur, du coup aussi. Mais ils ne sont pas dans le pamphlet. D'ailleurs certains textes mettent en scène des clowns tristes, comme le si doux et si amer *Comme on part, comme on reste*. Quand Mariano Siskind fait de l'obsession la seule solution amoureuse pour un Pierrot lunaire perdu dans un monde de machos, le courage qui rend possible ce livre sur la vulnérabilité et l'échec total en amour me bouleverse. Il n'est pas de son époque, cet amoureux transi, ce héros qui n'est pas dans la win. Mais ça le rend intemporel. Il faut du cran pour être sincère. Dire doucement et élégamment ce qu'on tait d'habitude pudiquement, ou dire de façon comique, joueuse, ce qui est lourd. Moi, c'est ça que je recherche dans la littérature, la sincérité.

Comment avez-vous découvert Tibor Déry et son recueil *Derrière le mur de briques* ?

N : J'ai fait des études de hongrois à Langues orientales. Avec d'autres étudiants, on s'intéressait à son théâtre. On pestait parce qu'il était impossible de trouver ni ses livres en français en France, ni ses livres en hongrois en Hongrie.

C : À Strasbourg, on a la chance d'avoir une bibliothèque nationale universitaire avec un fonds assez fantastique. Pratiquement tous les livres de Déry en hongrois s'y trouvent. Nous avons donc fait une sélection pour un recueil. Puis on s'est lancé dans les négociations avec l'organisme hongrois qui détient les droits. Ça a été épique et incroyablement long... On aurait voulu publier l'ensemble des nouvelles de Déry, en plusieurs recueils, mais ça me paraît malheureusement compromis. Les ayants droit sont souvent des fossoyeurs.

L'édition n'est-elle pas un métier où l'on parie tout le temps ?

N : Vous voulez dire « où on perd tout le temps », comme au casino ? Plus sérieusement, ce n'est pas un jeu, parce que les règles de cette activité sont clairement celles du marché. Les joueurs seraient peut-être plus ceux qui lancent un livre et un auteur comme on lance un « jus » en parfumerie. On est plus dans une démarche de planteur : on creuse notre sillon, on fait pousser le catalogue. On trime, on trinque, on relève nos manches et on agite nos petits doigts pour préserver la cohérence du catalogue et sortir des textes qu'on aime.

Qu'avez-vous appris depuis cinq ans ?

C : Qu'il ne suffit pas de publier un très bon livre pour qu'il se vende, que sans réseaux et moyens d'attirer l'attention de la presse, c'est très difficile de faire connaître son travail. L'édition véhicule beaucoup de fantasmes... Ce sont certaines rencontres qui ont été particulièrement enrichissantes : des libraires, des éditeurs. D'ailleurs, avec quelques-uns (Anacharsis, Le Sonneur, Isolato), on convie trois fois par an libraires et bibliothécaires à des petits-déjeuners dans nos villes respectives.

Vous publiez également de la littérature française (un tiers des titres environ). C'est un désir ou une obligation pour une jeune maison d'édition ?

C : Je ne ressens absolument aucune obligation de publier un texte ou un auteur, quel qu'il soit. En tant que lecteur, j'ai toujours été plus intéressé par la littérature étrangère et j'ai souvent peu d'affinités avec la littérature française contemporaine. Mais si on nous propose des textes qui correspondent à notre ligne éditoriale, nous les publierons avec grand plaisir. Je suis très heureux de publier des auteurs inconnus comme Isabelle Flaten, Marie-Agnès Michel, Thierry Aué ou des auteurs plus connus comme Pierre Cendors. Merci la Poste ! Le problème, c'est de trouver les textes. Et le temps nous manque...

Qu'est-ce qui vous préoccupe le plus dans l'évolution du marché du livre ?

N : Moi, j'en ai marre de l'hystérie snob qui consiste à vouloir lyophiliser des milliers de bouquins pour les trimballer sur des li-seuses. Comme si les gens étaient toujours en train de porter des kilos de livres un peu partout. J'apprends qu'en dépit de la survalorisation dont elle a bénéficié grâce aux médias, la liseuse ne se vend pas aussi bien qu'on l'avait prédit. Tant mieux. Sinon, la fragilité de la librairie me préoccupe. Les départs à la retraite des libraires me préoccupent. Les loyers des librairies en centre-ville me préoccupent. La librairie : le maillon clef.

C : Je ne dirais pas que ça me préoccupe, mais plutôt que ça m'agace prodigieusement : l'uniformisation de l'offre en librairie, le manque de curiosité, la place ridicule qu'occupe la littérature dans la presse écrite et audiovisuelle (il y aurait beaucoup à apprendre de la presse germanique, anglo-saxonne et hispanique dans ce domaine), la paresse intellectuelle qui conduit à ne parler que de ce dont tout le monde parle.

Quelle citation choisiriez-vous pour qualifier l'esprit de *La dernière goutte* ?

« [D]ans l'indifférence persistante, il arrivait parfois que brille soudain une lueur, un éclat, comme une note ou un simulacre d'éternité. » (Gabriel Báñez, *La Vierge d'Ensenada*)

Propos recueillis par Philippe Savary

CARTE D'IDENTITÉ

La dernière goutte
19, rue Saint-Fiacre
67000 Strasbourg
www.ladernieregoutte.fr

Création en 2008
21 titres au catalogue
6 livres par an
Tirage moyen : 1500 ex
Meilleure vente : *L'Affabulateur*
de Jakob Wassermann (1000 ex)
Chiffre d'affaires : 20 000 €
Distr.-diff. : Pollen-Litteral
(Volumen à partir du 05/13)